

DANSE

Pays de Danses : une soirée de pur plaisir pour ouvrir le bal



Pour sa huitième édition, Pays de Danses mêle les genres et les cultures avec des créateurs belges, portugais, italien ou coréen. Et, en ouverture, un retour au néo-classique de Hans van Mannen dont trois pièces sont magistralement interprétées par la Companhia Nacional de Bailado de Lisbonne.

JEAN-MARIE WYNANTS
ENVOYÉ SPÉCIAL À PORTO

Ciel gris et brouillard ont envahi Porto mais le public du Teatro Rivoli arrive en masse à l'heure dite. C'est que ce soir, la Companhia Nacional de Bailado de Lisbonne débarque avec un programme alléchant : une soirée Hans van Mannen remettant à l'honneur le style néo-classique du maître hollandais.

Une soirée bien à l'image de ce chorégraphe très attentif à ne jamais laisser son public. « Plutôt qu'une longue pièce d'une heure et demie où il y a toujours des moments d'ennui, je préfère une soirée composée de trois pièces courtes », a-t-il souvent expliqué. Et c'est exactement ce que le public de Porto découvre, quelques jours avant celui du Festival Pays de Danses à Liège.

« L'univers de van Mannen propose un vrai défi technique », explique la directrice artistique, Sofia Campos.

« Mais j'ai choisi des pièces qui, à part *Adagio*, ne sont pas souvent dansées par les autres compagnies. Cela fait partie de notre mission. Avec 67 danseurs permanents, je vois la compagnie comme une sorte de musée vivant de la danse, en parallèle avec un aspect création de ce qui sera le répertoire de demain. »

Lumière douce, blancheur, délicatesse

Avec les trois pièces de van Mannen datant de 1973, 1999 et 1986, on est en plein dans le côté musée. Mais un musée plein de vie, de finesse et d'humour. On en est rapidement convaincu avec le fameux *Adagio Hammerklavier*, sans doute la plus connue de ses créations, que les danseurs de Lisbonne interprètent superbement. Ici, tout est dans la lumière douce, la blancheur, la délicatesse. Six danseurs, trois hommes tors nus et collants blancs, et trois femmes à la tenue immaculée glissent dans l'espace en trois duos parallèles. En fond de scène, une voile blanche ondulante dans la lumière bleutée fait office de décor tout en épousant la grâce de mouvements élégants se déployant dans une sorte de lenteur cotonneuse issue d'un rêve.

Dans cette pièce développée sur la musique de Beethoven, les duos se succèdent, pleins de tendresse, de douceur. Avec d'étonnants portés qui se figent quelques instants comme si le temps s'arrêtait pour reprendre sur un mode plus lent, plus calme, invitant à l'émerveillement et à la méditation.

On a à peine le temps de remettre les pieds sur Terre que voici déjà *Short Curts*, pièce pour un danseur et trois danseuses construisant trois duos successifs avec le même partenaire unique. Joli et remarquablement interprété mais vite oublié. Tout le contraire de *In the Future* qui clôture déjà la soirée.

Comme les notes d'une partition géante

Cette fois, tout est différent. D'abord la musique de David Byrne inventant une sorte de cha-cha futuriste sur lequel la

voix de l'ex-chanteur des Talking Heads imagine un futur qui ressemble de moins en moins à de la science-fiction. En osmose parfaite avec la musique et un fond de scène évoquant un code-barre géant, douze danseurs prennent le plateau d'assaut.

Vêtus de maillots vert (de face) et rouge (de dos), ils évoluent comme les notes d'une partition géante ou de petits robots entraînés dans une sarabande mécanique pleine d'humour. La chorégraphie joue magistralement avec les couleurs, les mouvements d'ensemble, des processions improbables, des portés inattendus, des chutes et pas de deux saugrenus. Totalement abstraite, cette pièce « futuriste » reste incroyablement drôle, entraînante et hypnotique plus de 30 ans après sa création.

Entre dessin animé, danse latino et pantomime absurde, *In the Future* offre un moment de pur plaisir qui déclenche les ovations de la salle dès la dernière note. Clotüre idéale d'une soirée permettant de constater que, loin des clichés, le ballet néo-classique peut encore nous offrir de superbes moments.

Les 31 janvier et 1^{er} février au Théâtre de Liège, www.theatredeleliege.be

A ne pas manquer...



WEG d'Ayelen Parolin

Créé à la Biennale Charleroi-Danses, WEG est un pur bonheur. Ils sont neuf, garçons et filles, présents sur le même plateau. Des visages et des corps, des costumes qui dévoilent les musculatures, oscillent entre tutu de ballerine, influences de la peinture classique ou du cirque, et tenues disco... Ces neuf-là constituent moins un groupe qu'une addition d'individualités se retrouvant à partager le même espace. Avec les collisions et dérapages que cela peut entraîner... Surtout lorsque Lea Petra, l'indispensable complice de la chorégraphe Ayelen Parolin, officie derrière le piano qu'elle maltraite de toutes les façons. Le mariage parfait de la liberté et de la maîtrise absolue, avec un humour qui n'abandonne jamais la grâce et l'élégance, même dans les moments les plus proches de la transe. Une sorte de rêve éveillé où chaque spectateur se sent complice du bal foutraque, fragile et fascinant dont jaillissent constamment le plaisir et la beauté. J.-M.W.

7 février au Théâtre de Liège

Burning

À partir de témoignages récoltés par Laurence Vielle sur le burn-out, le circassien Julien Fournier transforme cette souffrance professionnelle en matériau combustible. Mettre ses chaussures tout en gardant le rythme sur un tapis de course lancé à toute allure, ordonner des caisses vouées à l'effondrement, jouer de son corps pour illustrer les statistiques sur le nombre de Belges en épuisement professionnel : il concrétise en mouvement l'écroulement physique et moral d'une bonne partie de notre population. Magistral ! C.M.A.

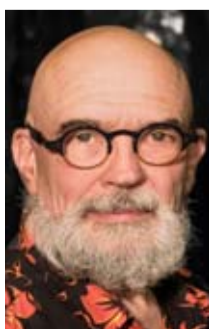
8 février à Latitude 50 à Marchin, www.latitude50.be

Vêtus de maillots vert (de face) et rouge (de dos), les danseurs évoluent comme les notes d'une partition géante ou de petits robots entraînés dans une sarabande mécanique pleine d'humour.

© D.R.

SCÈNES

Avec « La putain respectueuse/irrespectueuse », Piemme prend le relais de Sartre



Jean-Marie Piemme et Philippe Sireuil, les deux maîtres d'œuvre.

© D.R.

Après avoir monté *Les mains sales*, il y a cinq ans, Philippe Sireuil retrouve Jean-Paul Sartre avec *La Putain Respectueuse* dans laquelle l'auteur raconte la fuite d'un homme noir suspecté à tort d'un viol et dénoncé par la femme chez qui il a trouvé refuge... Écrite en 47-48, la pièce fait scandale, le public n'acceptant pas qu'on mette en cause le racisme américain, deux ans à peine après que les GI ont « délivré » l'Europe. Mais aujourd'hui, elle pose d'autres questions. Le metteur en scène a donc demandé à son vieux complice Jean-Marie Piemme d'y ajouter un nouvel épisode : *La putain irrespectueuse*. Un développement

qui, reliant les deux textes sans interruption, va bien au-delà de l'exercice de style.

« Il y a plusieurs raisons à cet ajout, explique le metteur en scène. D'une part, la pièce est très courte. Sartre l'avait écrite pour faire la première partie de *Mort sans sépulture*... qui n'a eu aucun succès alors que *La Putain* a tout de suite fait l'événement. Relisant le texte, j'ai trouvé que c'était une formidable machine théâtrale. Mais elle est vraiment très courte. D'autre part, la pièce est écrite bien avant le mouvement des droits civiques et reflète l'esprit d'une époque où le personnage de

l'homme noir qu'on désigne constamment comme « le nègre », est juste un homme apeuré et en fuite. Il n'a pas de prénom, pas de parole, hormis pour demander de l'aide. J'ai donc eu l'idée de faire revenir cet homme des années plus tard au même endroit. Et de lui donner cette fois la parole. » Jean-Marie Piemme, à qui Philippe Sireuil demande d'écrire le texte, tourne d'abord un peu en rond. Puis se lance, écrivant une suite où les quatre personnages de base, Lizzie, l'homme noir, le sénateur et son fils, sont à nouveau réunis. « J'ai essayé de faire de l'homme noir un vrai personnage », explique

l'auteur, « en lui donnant un prénom, un trajet, une biographie et en supposant qu'il revient, dans les années 60-70, sur les lieux où il a été accusé. Et puis, je me suis aussi intéressé à Lizzie. Car si l'homme est victime de racisme et qu'elle finit par le dénoncer, elle est manipulée par les hommes et est aussi une sorte de victime. Il me semblait qu'il y avait une alliance possible entre l'homme accusé et la femme manipulée. »

JEAN-MARIE WYNANTS

Du 29 janvier au 15 février au Théâtre des Martyrs, www.theatre-martyrs.be